

## PROLOGUE

*École coranique Haqqania, nord-ouest du Pakistan,  
1988.*

Le mollah se penche, sa longue barbe grisonnante effleure mes pieds alors qu'il me libère des anneaux qui les enserraient. Voilà bientôt trois heures que je suis debout sans pouvoir bouger. Impossible de s'asseoir, s'agenouiller ou s'accroupir sans risquer de se briser les chevilles. C'est un tel soulagement que j'en pleurerais presque, mais la terreur que je ressens m'empêche de laisser couler mes larmes. Pour l'instant.

Devant moi, un tableau noir sur lequel le mollah pointe sa baguette en bambou, cette même baguette qui s'abat sur nous lorsque nous prononçons mal une citation du Livre sacré. Mon niveau d'arabe est pitoyable ; cette baguette et moi, on se connaît bien.

– Lis-moi ça, ordonne-t-il, me jetant un regard noir.

La pièce où nous nous trouvons est éclairée par une lanterne à la mèche minuscule, unique point de lumière dans la madrasa désormais plongée dans le noir. Je déchiffre lentement les caractères dessinés à la craie, et prononce chaque mot du mieux que je peux.

– *La ilaha illallah Muhammad rasul Allah* (« Il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah et Mohamed est Son messager »).

Clac ! La baguette cingle et me fouette le dos. Mauvaise réponse, encore. Entendre parler l'arabe est une chose, tenter de le lire en est une autre, et mon accent marqué du nord de l'Angleterre prend facilement le dessus. Le mollah me lance un regard qui ne dissimule pas son mépris.

– Va-t'en, me dit-il. Rendez-vous demain, ici. Tu es une insulte à l'Islam.

Je file au dortoir dans l'obscurité, traversant la grande pièce à tâtons pour rejoindre ma couverture. La plupart des garçons dorment. Je m'allonge et me mets à sangloter, le plus silencieusement possible. Une question me vient à l'esprit, cette même question qui me taraude nuit et jour : comment ai-je pu atterrir ici ? Moi, un gars du Lancashire, tout ce qu'il y a de plus ordinaire, qui se retrouve coincé au beau milieu d'un étrange conte médiéval... Mais un conte sans espoir de *happy end*.

En Angleterre, chez moi, mes copains écoutent Bros ou Guns N' Roses dans leur chambre, en cachette de leur père, qui les enverrait droit à la mosquée se coltiner quelques prières de plus s'il les démasquait. Les problèmes qu'ils rencontrent dans la vie, ça ne va pas plus loin que ça. Comment se fait-il alors que je me retrouve, moi, à endurer un tel châtiment, si loin de chez moi ? Qu'ai-je donc bien pu faire pour mériter ça ?

Je distingue un visage, un visage blanc, mais je ne me souviens d'aucun trait en particulier, à part des yeux sombres et un sourire. Ce dont je me rappelle le mieux, c'est sa longue chevelure brune. Quand elle se penche, ça me chatouille les joues et je ris. Elle rit elle aussi, puis le soleil apparaît, inondant le salon d'une éblouissante lumière à peine filtrée par de fins rideaux. Elle se retourne, et la voilà partie.

C'est le seul souvenir de ma mère qu'il me reste de mon enfance.

Je ne sais pas du tout quel genre de mère elle a été pendant ces courtes années. Je ne me souviens pas des histoires qu'elle racontait, des plats qu'elle cuisinait, des jeux auxquels nous jouions ensemble, du son de sa voix. Aucun parfum sur cette planète n'a jamais évoqué son souvenir, aucun objet ni lieu pour rappeler à ma mémoire quelque précieux moment partagé avec elle. Des cheveux bruns et un visage blanc, c'est tout ce que je possède. Ce n'est pas grand-chose, et pourtant cela a énormément compté dans les pires moments de ma vie. J'ai toujours été convaincu qu'elle était là, quelque part, vivante, même quand tout portait à croire qu'elle avait disparu pour de bon. Je ne désirais qu'une chose, plus que tout au monde : qu'elle revienne et qu'elle nous ramène à la maison. Ce que je sais de Margaret Firth se limite aux informations que

j'ai réussi à rassembler au fur et à mesure des années, et à ce que j'ai découvert plus récemment. Née à Manchester, elle était la cadette de trois sœurs qui habitaient dans une maison où régnaient pauvreté et douleur. Ses parents s'occupaient très peu d'elle. Même si elle admirait ses sœurs, leurs relations n'étaient pas des plus faciles. Quand les deux sœurs ont quitté la maison pour se construire leur propre vie, Margaret allait parfois habiter chez l'une ou l'autre, puis retournait chez ses parents quand les sœurs en avaient marre d'elle. Elle menait une vie solitaire, trimbalée entre plusieurs foyers, rejetée de tous. Ses parents étaient des ouvriers du textile. En quittant l'école, Margaret suivra leur chemin et trouvera également un emploi dans une usine du coin.

Mon père, Ahmed Khan, est né à Tajak, un village au nord-ouest du Pakistan, dans le district d'Attock. Dans cette région rurale proche de la Province de la Frontière-du-Nord-Ouest et de la frontière avec l'Afghanistan, la population est très fervente. Jusqu'à une trentaine d'années, la vie d'Ahmed, l'aîné d'une fratrie de trois frères et deux sœurs, a ressemblé à la vie que tout le monde mène dans cette région proche du fleuve Indus. Les hommes se lèvent avant l'aube et se rendent à la mosquée pour prier. Puis ils regagnent leur foyer au sein d'un ensemble d'habitations protégées par un mur d'enceinte.

À l'intérieur, chaque maison est occupée par les membres de la famille, au sens large du terme. Les femmes sont déjà levées, elles ont prié dans la salle de séjour, sur un tapis, face à La Mecque. Ensuite elles filent à la cuisine préparer curry et chapatis. Le repas est servi aux hommes dans un plat en argile, avec son couvercle, puis les femmes s'éclipsent pour entamer leur journée de travail aux champs, ou *harat*.

Chaque famille possède son lopin de terre irrigué par un grand puits, ainsi qu'un petit cabanon en briques, pour les outils. La plupart des hommes suivent cette routine

toute leur vie. Le soleil finit par leur creuser des ornières sur le visage. Certains sont employés comme chauffeur ou aide-conducteur, ils conduisent ces camions et ces bus qui sillonnent inlassablement le Pakistan. D'autres deviennent mécaniciens, montent un garage ; d'autres encore ouvrent une épicerie. Dans ces villages retirés, les femmes sont cantonnées chez elles, elles élèvent leurs enfants et s'occupent de la maison. Elles n'ont pas le droit de faire grand-chose d'autre.

Malgré tout, au sein de ces communautés fermées et étroites d'esprit, on tombe parfois sur des hommes qui ont soif d'autre chose. Mon père, par exemple. Fatima, la plus âgée de ses deux sœurs, était partie vivre en Angleterre avec son mari Dilawar. Ils tenaient un magasin dans une ville industrielle du Lancashire. Les lettres qu'Ahmed recevait d'elle parlaient d'une île merveilleuse où la mer n'est jamais très loin, et les revenus trois, quatre, voire cinq fois supérieurs à ce que l'on pouvait gagner au village. Fatima était très fière de son statut d'émigrée qui a réussi, elle encourageait son grand frère à lui emboîter le pas.

Vers la fin des années 1960, la seule façon pour un Pakistanais d'origine modeste de se rendre en Angleterre était par la route. Le voyage prenait vingt-cinq jours, il fallait traverser des zones difficiles d'accès, transiter par des pays parfois peu accueillants. Mon père fit une première tentative, mais tout son argent y passa quand il se retrouva coincé à Karachi.

Il en fallait plus pour le dissuader ; il rentra au village, mit de nouveau de l'argent de côté, et moins d'un an après il refaisait une tentative. Couronnée de succès, cette fois-ci. Il gagna d'abord sa vie en travaillant quelque temps sur un chantier en Allemagne, et c'est finalement à la fin des années 1960, à l'instar d'un grand nombre d'immigrants venus du Pakistan, de l'Inde et des Caraïbes, qu'il arriva en Angleterre.

Il prit immédiatement la route pour le Lancashire, direction Hawesmill, là où sa sœur habitait. La ville de Hawesmill a été construite vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle pour faire face, à bas coût, à l'arrivée massive d'ouvriers employés dans les usines de la région. Les rues qui parcourent les collines escarpées constamment fouettées par le vent sont flanquées de maisonnettes aux façades en pierre, toutes identiques, collées les unes aux autres sur plusieurs centaines de mètres, formant une enclave resserrée qui semble interdire l'accès aux intrus.

Quand mon père est arrivé, la plupart des habitants blancs étaient déjà partis habiter ailleurs. L'industrie du coton ne représentait déjà plus une activité florissante dans le comté du Lancashire (même si quelques usines fonctionnaient encore), la cité ouvrière vieillissante de Hawesmill n'avait donc plus guère raison d'être. Malgré cela, une nouvelle population avait commencé à s'y installer, séduite par le côté insulaire de l'endroit. Venus du Bengale, du Pendjab, du Sind, ou d'origine pachtoune, les habitants de Hawesmill avaient adopté la ville, ils s'y recréaient des racines et vivaient selon les traditions de leurs villages lointains. Pour le reste de la population, c'était simplement « les Pakis<sup>1</sup> ».

Mon père était pachtoune, une race à la peau claire, de grande taille, originaire du nord de l'Afghanistan et du nord-ouest du Pakistan, où l'on parle le pachto. Les Pachtounes faisaient partie de l'Empire achéménide, et étaient connus depuis toujours pour être de féroces guerriers qui réduisaient à l'échec quiconque osait envahir leur terre, d'Alexandre le Grand à l'Union soviétique. Aujourd'hui, on le sait, ce sont encore des combattants impitoyables, inflexibles et profondément religieux. Ceci

---

1. NdT : terme très péjoratif qui désigne les Pakistanais dans leur ensemble.

dit, c'est également un peuple chaleureux, et une amitié avec un Pachtoune dure toute la vie.

Fatima voulait absolument aider son frère et elle parvint à convaincre son mari de lui donner un petit boulot dans son magasin. Mon père travailla donc à l'épicerie pendant quelque temps, mais il ne gagnait presque rien. Comme il tenait à envoyer de l'argent à sa famille restée à Tajak, (question de fierté), il partit finalement travailler à Bolton, dans une usine où l'on voulait bien employer les immigrés qui acceptaient un salaire plus bas que celui versé aux Blancs.

Il s'installa dans une petite maison avec quatre autres hommes, tous des Pachtounes de la même région. Pour dormir, ils adoptèrent le principe des chaises musicales ; lorsque l'un travaillait, l'autre occupait le lit, puis laissait la place quand le premier rentrait de sa nuit ou de sa journée de labeur. S'ils se retrouvaient tous à la maison au même moment, ils s'asseyaient dans la pièce principale, fumaient des cigarettes, jouaient aux cartes, discutant du boulot et du Pakistan, qui leur manquait terriblement. Ils retourneraient au pays, affirmaient-ils, seulement lorsqu'ils auraient gagné assez d'argent pour se construire une maison au village. En hiver, pour sortir, ils portaient de vieux manteaux d'occasion râpés sur leur traditionnel *salwar kameez*. Une fois dehors, ils s'efforçaient de ne pas trop pester contre la pluie et le vent glacial qui soufflait des plaines désolées du Lancashire. Ils ne seraient jamais vraiment chez eux ici, mais lorsqu'ils bavardaient et qu'ils écoutaient de la musique pachtoune, ils se sentaient un peu plus proches du pays. « Encore quelques années encore », se promettaient-ils en se dirigeant vers la mosquée. Cinq fois par jour, tous les hommes de Hawesmill s'entassaient dans ces deux petites maisons reconverties en un seul bâtiment. Voilà en quoi consistait, jour après jour, la grande aventure anglaise de mon père.

Rien d'étonnant, alors, à ce que sa curiosité soit un jour piquée lorsqu'il remarqua une jeune Anglaise qui travaillait avec lui à l'usine. Il ne connaissait aucun Blanc et ne parlait que très peu anglais. Pourquoi se mélanger avec eux ? On l'avait prévenu que les Blancs n'aimaient pas les Pakistanais, qui « débarquaient pour piquer leur boulot ». Mais cette fille n'était pas comme les autres. Les sourires qu'elle lui adressait avaient l'air sincère. Elle détournait le regard avec timidité, puis elle souriait de nouveau.

– Salut, lui dit-elle. Comment tu t'appelles ?

Il haussa les épaules en signe d'incompréhension. Mais un ami bangladais qui travaillait juste à côté de lui, et qui parlait à peu près correctement anglais, avait entendu la question.

– Eh ben alors, lança-t-il à mon père, la fille te demande ton nom, et tu ne lui réponds pas ? Elle est mignonne... Allez, dis-lui quelque chose.

Mon père sourit sans dire quoi que ce soit. Farouk le Bangladais finit par se pencher sur le métier à tisser et cria à la fille :

– Il s'appelle Ahmed... C'est ça, Ahmed. Tu lui plais. Va donc lui parler.

Margaret Firth, jeune fille de dix-huit ans rongée de timidité et de solitude, appréciait ses collègues venus d'Asie. Elle les trouvait discrets, dignes, jamais ils ne se plaignaient comme les garçons de Bolton, qui eux buvaient et se comportaient comme des imbéciles. Cette attitude pleine de respect quand ils s'adressaient à elle, ça lui plaisait. Et puis, il y avait quelque chose chez Ahmed qui l'attirait, même si les conversations restaient limitées.

Mon père avait beau être un garçon de la campagne, il n'en était pas bête pour autant. Il avait réussi à rejoindre l'Angleterre, avait trouvé un emploi et il envoyait de l'argent au pays. Certes, le Pakistan lui manquait, mais il ne voulait pas rentrer. Pas encore. Quoi de mieux que



d'épouser une Anglaise pour être en mesure de rester ici ? Un mariage lui donnerait le statut de résident et peut-être pourrait-il même quitter Hawesmill. Sa sœur ainsi que toute la communauté pachtoune de Hawesmill et de Tajak seraient horrifiés à l'idée qu'il épouse une non-musulmane, mais qu'importe. Il l'amènerait petit à petit à sa religion et Fatima lui montrerait comment les femmes pakistanaises doivent se comporter. Ça marcherait peut-être.

Bon, il est possible que les choses ne se soient pas vraiment passées comme ça. Peut-être mon père et ma mère sont-ils réellement tombés amoureux l'un de l'autre. Quoi qu'il en soit, Margaret lui plaisait assez pour qu'il décide de la présenter à sa famille de Hawesmill, assez pour affronter les regards et murmures qu'elle a sans aucun doute suscités. Ma mère, apparemment, accueillait avec bonheur tout ce qu'il proposait. Pour la première fois de sa vie, quelqu'un se montrait gentil et respectueux avec elle. Elle était jeune et influençable. La langue, les habits, les coutumes, la nourriture, tout la déconcertait au début, mais quand mon père lui demanda si elle voulait bien vivre avec lui dans une petite maison louée, elle accepta tout de suite. Une vraie cérémonie de mariage, ou *nika*, fut organisée, sous l'égide de l'imam de la communauté. Margaret se mit à porter les vêtements que mon père choisissait pour elle, elle apprit à cuisiner la nourriture qu'il aimait. Lui essaya d'améliorer son anglais. Ça pouvait marcher.

La sœur de mon père ne partageait pas cet avis. Fatima désapprouva leur relation dès le début et poussa les hauts cris lorsque mon père et ma mère s'installèrent ensemble. Il s'agissait d'un *haram*, une interdiction totale selon la loi islamique, une infamie. Fatima était une pionnière, la première de la famille à partir vivre en Angleterre, et sa parole faisait force de loi. Ahmed la déshonorait, elle et son mari Dilawar, auprès de tout Hawesmill. Elle tenta par tous

les moyens de le convaincre d'abandonner cette femme, cette Anglaise. Mon père ne voulut rien savoir. Comme les parents de ma mère décidèrent alors ne plus avoir aucun contact avec elle, le jeune couple partit en Écosse pour Perth, une ville où il y avait des emplois à pourvoir dans l'industrie textile. C'est là qu'ils se marièrent.

Je suis né le 22 février 1975 sous le nom de Mohammed Abdul Khan. Ma sœur Jasmine a vu le jour en mars de l'année suivante. Mon père s'est donc retrouvé père de deux petits Britanniques et a ainsi pu rester en Grande-Bretagne aussi longtemps qu'il le souhaitait. La suite demeure assez floue. On raconte que mon père s'est découvert un penchant pour le whisky, ce qui est complètement *haram* aussi selon la loi islamique. N'ayant jamais bu d'alcool de sa vie, il serait devenu agressif. On m'a dit qu'il frappait ma mère quand il était ivre. Peut-être que la vie de famille avec une Occidentale et deux enfants s'est avérée plus difficile à supporter qu'il ne l'avait imaginé. Peut-être que Hawesmill et même Tajak lui manquaient.

Ce qui est certain, c'est qu'assez rapidement, nous sommes tous les quatre retournés dans le nord-ouest de l'Angleterre. Mes parents ont loué une maison à Bury et décroché du travail dans une usine, malgré le déclin rapide de l'industrie textile. Mon père avait l'air heureux de retrouver une certaine proximité avec sa famille, mais cette joie n'était pas partagée par ma mère. Fatima affichait désormais franchement son hostilité envers elle, l'ignorant totalement lorsque nous allions les voir, ou parlant en pachto pour l'exclure des conversations.

Mon père lui causait également beaucoup de soucis. Il avait arrêté de boire, mais disparaissait de la maison des jours entiers, parfois des semaines. « Des histoires de famille à régler au pays », disait-il à ma mère. Le pays étant le Pakistan, en l'occurrence. Sans aucune explication ni excuse, mon père faisait sa valise et prenait la poudre d'es-

campette. Ma mère se retrouvait avec deux enfants, dans un petit logement de location, humide, sans savoir quand mon père rentrerait.

Un matin, désespérée, elle nous casa dans la poussette, prit le bus jusqu'à Hawesmill et se rendit à pied jusque chez Fatima, bien décidée à percer le mystère des absences de son mari.

– Il est là ? demanda-t-elle à Fatima qui lui ouvrit la porte. Ou au Pakistan ? Ces deux petits ont besoin de leur papa. Je sais que tu ne m'aimes pas, Fatima, mais j'ai le droit de savoir ce qui se passe.

Fatima la dévisagea sans rien dire. Elle n'avait pas le temps de s'occuper des problèmes de cette *kafir*, cette mécréante qui avait déshonoré sa famille. Cependant, elle se disait que ma mère avait quand même droit à une explication. La vérité aurait peut-être le mérite de la faire décamper *illico presto*. Elle fit entrer ma mère et l'invita à s'asseoir.

– C'est Ahmed qui devrait tout te raconter, pas moi, commença Fatima. Mais puisqu'il est absent, je vais te la dire, moi, la vérité ; s'il va tout le temps au Pakistan, c'est à cause de sa famille.

– Je le sais bien, répondit ma mère. Mais s'il tient tellement à voir ses parents, ou ses frères, ses sœurs, ses tantes, ses cousins, enfin tout le monde, pourquoi ne les fait-il simplement pas venir ici ?

Fatima esquissa un sourire. Elle ne comprenait vraiment rien, cette pauvre fille.

– Il ne s'agit pas de cette famille-là. Ahmed a une femme à Tajak. Il l'a épousée avant de te connaître. Ah oui, et ils ont des enfants, aussi.

Je me demande comment ma mère a reçu la nouvelle ce jour-là. Je l'imagine retournant à l'arrêt de bus, complètement déboussolée, les revers de son *salwar kameez* mal ajusté traînant dans les flaques d'eau de la